

CHAPITRE XXIII

Vinicius fut réveillé par une douleur aiguë. Tout d'abord, il ne put se rendre compte où il était, ni ce qu'il faisait là. Sa tête était lourde, ses yeux embrumés. Puis, revenant à lui peu à peu, il distingua comme à travers un brouillard trois hommes penchés sur lui. Il en reconnut deux : Ursus et le vieillard qu'il avait bousculé en emportant Lygie. Le troisième, un inconnu, lui tenait le bras gauche, et en le tâtant, du coude à la clavicule, lui causait une douleur si vive que Vinicius, croyant à quelque violence exercée sur lui, dit, les dents serrées :

« Tuez-moi ! »

Mais ils ne semblaient prêter aucune attention à ses paroles, comme s'ils ne les entendaient pas ou les prenaient pour un cri habituel arraché par la souffrance. Ursus, avec son visage soucieux et redoutable de Barbare, tenait en main un paquet de bandes, tandis que le vieillard disait à l'homme qui palpait l'épaule de Vinicius :

« Glaucos, es-tu bien sûr que cette blessure à la tête ne soit pas mortelle ?

– Oui, digne Crispus, répondit celui-ci. Quand j'étais esclave et que je servais sur les navires, et plus tard à Naples, j'ai guéri nombre de blessures ; c'est même avec l'argent que j'y ai gagné que je me suis racheté, moi et les miens. La blessure de la tête n'est pas grave. Lorsque cet homme (il désigna Ursus du geste) a délivré la jeune fille en projetant son ravisseur contre le mur, celui-ci a dû, dans sa chute, se garantir avec son bras ; le bras est fracturé et démis, mais, en revanche, il a garanti la tête et la vie.

– Tu as soigné pas mal de nos frères, dit Crispus, et tu passes pour un médecin habile... C'est pourquoi je t'ai envoyé chercher par Ursus.

– Qui m’a avoué en route qu’hier encore il était prêt à me tuer.

– Oui, mais avant de te parler, il m’avait confié son projet ; et, comme je te connais et sais ton amour pour le Christ, je lui ai fait comprendre que ce n’était pas toi le traître, mais bien cet inconnu qui l’avait incité au meurtre.

– C’est le mauvais esprit, et je l’avais pris pour un ange, soupira Ursus.

– Tu me raconteras cela quelque jour, dit Glaucos ; pour l’instant, occupons-nous plutôt de notre blessé. »

Il se mit à procéder à la réduction de la fracture de Vinicius, qui perdait à tout moment connaissance, malgré l’eau dont Crispus lui aspergeait le visage. Du reste, cette privation du sentiment était opportune, car il ne sentait ni la réduction, ni le bandage du bras fracturé, que Glaucos immobilisa entre deux planchettes concaves, serrées ensuite fortement par des bandes.

Après l’opération, Vinicius reprit ses sens et aperçut Lygie penchée sur lui.

Elle était près de sa couche tenant un bassin de cuivre rempli d’eau, où de temps en temps Glaucos trempait une éponge pour en rafraîchir la tête du blessé.

Vinicius regardait et n’osait en croire ses yeux. Il lui semblait que cette apparition de l’être cher était un effet du délire ; et seulement bien après il eut assez de force pour murmurer :

« Lygie !... »

Au son de cette voix, le bassin de cuivre trembla aux mains de la jeune fille, qui tourna vers le blessé des yeux pleins de tristesse.

« La paix soit avec toi ! » dit-elle avec douceur.

Elle demeurait le bras tendu, tout son visage exprimait la douleur et la commisération.

Lui la regardait comme s’il eût voulu se rassasier de sa vue, afin de garder présente son image, même quand ses yeux se seraient fermés. Il contemplait sa face pâle et amaigrie, les torsades de sa sombre chevelure, son humble vêtement d’ouvrière ; il l’observait avec une telle insistance que, sous ce regard, le front blanc de la jeune fille commença à se roser. Alors, Vinicius songea d’abord qu’il n’avait pas cessé de l’aimer, et ensuite que cette pâleur, cette pauvreté étaient son œuvre, qu’il l’avait lui-même bannie de la

maison où on l'aimait, où on l'entourait d'opulence et de bien-être, qu'il l'avait jetée dans cette misérable mesure et revêtue de ce manteau de laine sombre.

Et lui, qui eût voulu la parer des plus riches atours, l'orner de tous les trésors de l'univers, il sentit son cœur si oppressé d'inquiétude, de douleur et de pitié que, s'il eût pu faire un mouvement, il fût tombé à ses pieds.

« Lygie, fit-il, tu ne leur as pas permis de me tuer !... »

Elle répondit avec douceur :

« Que Dieu te ramène à la santé ! »

Pour Vinicius, qui se rendait compte du mal qu'il lui avait fait autrefois et de celui qu'il venait tenter encore de lui faire, ces paroles furent semblables à un baume. À ce moment il oublia que c'était la doctrine chrétienne qui pouvait parler par sa bouche pour ne songer qu'à la femme aimée, dont la réponse révélait un intérêt, une bonté surhumaine qui le remuait jusqu'au plus profond de son âme. De même que tout à l'heure la souffrance l'avait fait défaillir, il se sentait défaillir d'émotion : et sa faiblesse était infinie et délicieuse. Il lui semblait tomber dans un abîme, mais en même temps il éprouvait un indicible bien-être et un immense bonheur. En ce moment de défaillance, il croyait voir une divinité planer sur lui.

Cependant, Glaucos en avait fini de laver les plaies de la tête et y appliquait un onguent. Ursus prit le bassin de cuivre des mains de Lygie, tandis qu'elle-même allait chercher sur la table une coupe préparée d'avance et remplie d'eau rouge de vin, qu'elle approcha des lèvres du blessé. Vinicius but avec avidité et en éprouva un réel soulagement. Après le pansement, sa douleur avait presque disparu, et il reprit complètement ses sens.

« Donne-moi encore à boire », pria-t-il.

Lygie passa dans l'autre chambre pour remplir la coupe, tandis que Crispus, après quelques mots échangés avec Glaucos, s'approcha du lit :

« Vinicius, dit-il, Dieu n'a pas permis que ta mauvaise action fût consommée. Il te conserve la vie pour que tu puisses faire un retour sur toi-même. Celui devant qui tout homme n'est que poussière t'a livré sans défense entre nos mains ; mais le Christ, en qui nous avons foi, nous ordonne d'aimer nos ennemis. Nous avons

donc pensé tes blessures et, comme te l'a dit Lygie, nous prions Dieu qu'il te rende la santé ; mais nous ne pouvons veiller sur toi plus longtemps. Demeure en paix et songe si tu dois continuer à persécuter Lygie, privée par ta faute de ses protecteurs et de son toit, et nous-mêmes, qui t'avons rendu le bien pour le mal.

– Vous voulez m'abandonner ? demanda Vinicius.

– Nous voulons abandonner cette maison, où pourrait nous atteindre la persécution du préfet de la Ville. Ton compagnon a été tué, et toi, considéré comme puissant parmi les tiens, tu es blessé. Ce qui est arrivé n'est pas de notre faute, mais c'est nous que frapperait la rigueur des lois...

– Ne craignez pas les représailles, protesta Vinicius. Je vous protégerai. »

Crispus ne voulut pas lui répondre qu'il ne s'agissait pas seulement du préfet et de la police, mais qu'on se défiait aussi de lui et qu'on voulait protéger Lygie contre toute tentative ultérieure de sa part.

« Seigneur, reprit-il, ta main droite est valide. Voici des tablettes et un style : écris à tes serviteurs de venir ce soir avec une litière pour te transporter dans ta maison, où tu seras mieux qu'au sein de notre pauvreté. Ici, tu es chez une humble veuve, qui ne va pas tarder à rentrer avec son fils ; celui-ci portera ta lettre ; pour nous, il nous faut chercher un autre refuge. »

Vinicius pâlit. Il comprit qu'on voulait le séparer de Lygie et que, s'il la perdait de nouveau, peut-être ne la reverrait-il jamais... Il voyait nettement, il est vrai, qu'entre elle et lui s'était passé quelque chose de grave et que, s'il voulait la conquérir, il lui fallait chercher d'autres voies auxquelles il n'avait pas eu le temps de songer. Il se rendait compte également que tout ce qu'il pourrait dire à ces gens – leur promettre, par exemple, de rendre Lygie à Pomponia Græcina – serait vain, car ils avaient droit de ne pas le croire, et ils ne le croiraient pas en effet. Il eût pu agir ainsi depuis longtemps : au lieu de persécuter Lygie, venir trouver Pomponia et lui dire qu'il cesserait de la poursuivre. Alors, Pomponia elle-même eût retrouvé la jeune fille et l'eût ramenée chez elle. Non, il sentait bien que toutes ces promesses ne les retiendraient pas ; que, de sa part, un serment solennel serait d'autant moins accueilli que, n'étant pas chrétien, il ne pourrait jurer que par les dieux

immortels, auxquels lui-même n'avait pas grande foi et que les chrétiens tenaient pour de mauvais esprits.

Il désirait ardemment se réconcilier avec Lygie et se gagner ses défenseurs. Mais comment ? Pour cela, il lui fallait du temps. Il lui fallait la voir, ne fût-ce que quelques jours. De même que, dans toute épave, un naufragé voit le salut, il semblait à Vinicius que, dans ces quelques jours, il saurait dire à la jeune fille les paroles capables de la lui concilier. Peut-être découvrirait-il quelque chose ou se présenterait-il de soi-même un événement favorable ?

Et, rassemblant ses idées, il dit :

« Écoutez-moi, chrétiens. Hier, j'étais parmi vous à l'Ostrianum et j'ai entendu exposer votre doctrine ; mais si même je l'ignorais, vos actes seuls me prouveraient que vous êtes honnêtes et bons. Dites à la veuve de rester dans sa maison, restez-y vous-mêmes et permettez-moi d'y rester. Que cet homme (il désigna Glaucos du regard), qu'on dit médecin, et qui en tout cas sait panser les blessures, dise si l'on peut me transporter aujourd'hui. Je souffre. Mon bras cassé doit être tenu immobile tout au moins pendant quelques jours ; je vous déclare donc que je ne bougerai pas d'ici, à moins que vous ne m'en enleviez de force. »

Il s'arrêta ; le souffle lui manquait. Alors Crispus lui dit :

« Personne, Seigneur, n'usera de la force à ton égard. Nous seuls sortirons, pour sauver nos têtes. »

Inaccoutumé à rencontrer de la résistance, le jeune homme fronça le sourcil et dit :

« Laisse-moi respirer. »

Puis, peu après, il reprit :

« Nul ne s'inquiétera de Croton, étranglé par Ursus. Aujourd'hui même il devait se rendre à Bénévent, où l'appelait Vatinius. Tout le monde le croira parti. Personne ne nous a vus entrer dans cette maison, à l'exception d'un Grec qui nous avait accompagnés à l'Ostrianum. Je vous indiquerai sa demeure. Qu'on me l'amène, et je lui ordonnerai de se taire, car il est à mes gages. J'écrirai chez moi que je pars pour Bénévent. Au cas où le Grec aurait déjà averti le préfet, je déclarerai que c'est moi qui ai tué Croton et qu'il m'a fracturé le bras. Par les mânes de mon père et de ma mère, voilà ce que je ferai ! Vous pouvez donc rester ici en toute

sûreté, car pas un cheveu ne tombera de votre tête. Amenez-moi vite le Grec : il s'appelle Chilon Chilonidès.

– Alors, Seigneur, dit Crispus, Glaucos restera près de toi pour te soigner avec la veuve. »

Le front de Vinicius se plissa davantage encore :

« Pardon, vieillard, dit-il, écoute bien mes paroles. Je te dois de la reconnaissance et tu me parais bon et juste ; mais tu me caches le fond de ta pensée. Tu crains que j'appelle mes esclaves et que je leur enjoigne d'enlever Lygie, n'est-ce pas ?

– Oui, déclara Crispus avec quelque sévérité.

– Remarque donc ceci. Je parlerai à Chilon en votre présence ; j'écrirai devant vous la lettre annonçant mon départ ; et je n'aurai pas d'autres messagers que vous... Réfléchis bien et ne m'irrite pas davantage. »

Exaspéré, le visage crispé de colère, il reprit avec emportement :

« Croyais-tu donc que j'allais nier le désir que j'ai de rester ici pour la voir ?... N'importe quel sot l'aurait compris, même malgré mes dénégations. Mais je ne veux plus la prendre de force... J'ajouterai que, si elle ne reste pas ici, de cette main valide j'arracherai mes bandages, je ne prendrai aucune nourriture, aucune boisson. Et que ma mort retombe sur toi et sur tes frères ! Pourquoi m'as-tu pansé ? Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir ? »

Il pâlit de rage et de faiblesse. Lygie qui, de la chambre voisine, avait entendu toute cette conversation et ne doutait pas qu'il agirait comme il avait dit, s'effraya de ses menaces. Pour rien au monde elle n'eût voulu le voir mourir. Blessé, désarmé, il lui inspirait de la pitié, non de la crainte. Vivant depuis sa fuite au milieu de gens continuellement sous l'effet de l'extase religieuse, ne songeant qu'au sacrifice, à l'abnégation, à la miséricorde infinie, elle était elle-même pénétrée de ces sentiments qui remplaçaient pour elle la maison, la famille, le bonheur disparu et la transformaient en l'une de ces vierges chrétiennes qui devaient plus tard régénérer l'âme usée de l'univers. Vinicius avait joué un trop grand rôle dans sa destinée pour qu'elle pût l'oublier. Elle pensait à lui durant des journées entières et souvent elle avait supplié Dieu pour que vînt l'heure où, suivant la doctrine qu'elle professait, elle pourrait rendre à Vinicius le bien pour le mal, la sympathie en retour de la persécution, le vaincre, l'amener au

Christ, le sauver. Et il lui semblait que ce moment était venu, que sa prière avait été exaucée.

Le visage inspiré, elle s'approcha de Crispus et se mit à parler comme si une autre voix eût parlé par sa bouche :

« Crispus, gardons-le parmi nous, et ne le quittons pas tant que le Christ ne l'aura pas guéri. »

Le vieux pasteur était habitué à voir en tout l'inspiration divine ; en présence de cette exaltation, il crut que la puissance suprême pouvait se manifester par la bouche de Lygie ; il s'émut et baissa sa tête blanche :

« Qu'il soit fait ainsi que tu dis », approuva-t-il.

Cette prompte soumission de Crispus produisit sur Vinicius, qui ne quittait pas des yeux Lygie, une impression profonde et singulière.

Il lui sembla qu'elle était, parmi les chrétiens, une sorte de sibylle ou de prêtresse, obéie et respectée. Et involontairement il éprouva le même respect. À son amour se mêlait à présent une certaine crainte qui lui faisait envisager cet amour presque comme un blasphème. En même temps, il ne pouvait se faire à l'idée qu'il y avait quelque chose de changé dans leurs relations, que, désormais, ce n'était pas elle qui dépendait de sa volonté, mais lui de la sienne ; qu'il gisait malade, meurtri, incapable d'offensive, tel un enfant sans défense, sous sa protection, à elle. Envers tout autre, cette soumission eût paru humiliante à sa nature orgueilleuse et volontaire. Mais il n'avait pour Lygie que la reconnaissance qu'on voue à quelqu'un de supérieur. Ces sentiments étaient si nouveaux pour lui que, seulement la veille, il n'eût pu même se les imaginer. Aujourd'hui encore ils l'eussent étonné s'il en avait eu une perception claire. Mais, en ce moment, il ne se demandait pas pourquoi il en était ainsi ; c'était pour lui chose toute naturelle et tout son bonheur consistait à rester auprès d'elle.

Il eût voulu l'en remercier, lui exprimer aussi un autre sentiment si peu connu de lui jusque-là qu'il n'eût pu le nommer, car c'était tout simplement la soumission. Mais les émotions qu'il venait de subir avaient tant épuisé ses forces, que sa reconnaissance envers Lygie ne pouvait s'exprimer que par des regards étincelants de joie à la pensée qu'il demeurerait auprès d'elle, qu'il pourrait la contempler demain, après-demain, longtemps

peut-être. À cette joie se mêlait, il est vrai, la crainte de perdre celle qu'il avait retrouvée, crainte si vive que, lorsque Lygie lui apporta de nouveau à boire, ayant l'ardent désir de lui prendre la main, il ne l'osa point, lui, Vinicius, qui, au festin de César, l'avait baisée de force sur les lèvres, lui qui, lorsqu'elle avait fui, s'était promis de la traîner par les cheveux au cubicule ou de la faire fouetter.

CHAPITRE XXIV

Vinicius craignait aussi que quelque intervention inopportune venue du dehors ne troublât sa joie. Chilon pouvait informer de sa disparition le préfet de la Ville, ou ses affranchis, et en ce cas l'irruption des vigiles dans la petite maison devenait fort probable. La pensée vint alors à Vinicius qu'il pourrait donner l'ordre de capturer Lygie et de l'enfermer chez lui ; mais il sentit aussitôt qu'il ne devait et ne pouvait plus agir ainsi. Volontaire, sûr de lui, et passablement dépravé, il était capable, au besoin, de se montrer implacable ; mais il n'était ni un Tigellin ni un Néron. La vie militaire avait assez développé en lui le sentiment de la justice et de la conscience pour qu'il comprît combien un tel acte serait monstrueux et vil. Bien portant, dans un accès de rage, il se fût peut-être abaissé à un acte semblable ; mais, à présent, il était ému, malade, et désirait uniquement que rien ne vînt se placer entre lui et Lygie.

Il avait remarqué avec surprise que, dès le moment où Lygie avait intercédé en sa faveur, ni elle ni Crispus n'avaient exigé de lui le moindre engagement, comme s'ils avaient la certitude que, dans un cas extrême, une force surnaturelle les protégerait. Depuis qu'il avait entendu à l'Ostrianum les enseignements et le récit de l'Apôtre, son cerveau ne saisissait plus la limite entre le possible et l'impossible, et il n'était pas loin d'admettre qu'une telle intervention pût se produire. Cependant, envisageant la situation avec plus de sang-froid, il rappela lui-même à ses hôtes ce qu'il avait dit au sujet du Grec et pria de nouveau qu'on lui amenât Chilon.

Crispus y consentit, et l'on décida d'envoyer Ursus. Vinicius, qui ces derniers jours, avant la visite à l'Ostrianum, avait dépêché ses esclaves chez Chilon, le plus souvent sans succès, indiqua

exactement au Lygien la demeure du Grec, puis, après avoir tracé quelques mots sur des tablettes, il s'adressa à Crispus :

« Je vous remets les tablettes parce que ce Chilon est un homme défiant et rusé qui souvent, quand je le réclamais, faisait répondre à mes gens qu'il n'était pas chez lui ; et cela se passait chaque fois que n'ayant pas de bonnes nouvelles à m'annoncer, il redoutait ma colère.

– Si je le trouve, je le ramènerai de gré ou de force », répondit Ursus.

Il prit son manteau et sortit à la hâte.

Il n'était pas facile de retrouver quelqu'un à Rome, même avec les indications les plus précises ; mais, dans le cas présent, l'instinct de l'homme des forêts qu'était Ursus et sa connaissance de la ville lui venaient en aide : aussi eut-il bientôt découvert la demeure de Chilon.

Cependant, il ne reconnut pas le Grec. Il ne l'avait vu qu'une fois, et de nuit. D'ailleurs, cet honorable vieillard, à l'air grave, qui l'avait incité à tuer Glaucos, ressemblait si peu à ce Grec courbé par la peur que personne n'eût vu en lui le même homme. Aussi Chilon, constatant qu'Ursus ne le reconnaissait pas, revint-il vite de sa première frayeur. Les tablettes de Vinicius le rassurèrent plus encore. Au moins, on ne l'accuserait pas d'avoir fait tomber le tribun dans un traquenard. Il se dit encore que si les chrétiens n'avaient pas mis à mort le tribun, c'est qu'ils avaient craint de porter la main sur un personnage aussi important.

« Il s'ensuit qu'au besoin Vinicius me couvrira également, songea-t-il ; il ne m'appellerait pas auprès de lui pour me faire périr. »

Son courage retrouvé, il demanda donc :

« Brave homme, mon ami, le noble Vinicius n'a-t-il pas envoyé une litière pour moi ? Mes jambes sont enflées et je ne puis aller loin.

– Non, répondit Ursus. Nous irons à pied.

– Et si je refuse ?

– Ne fais pas cela, car il faut que tu viennes.

– Et j'irai, mais de ma propre volonté. Nul ne pourrait m'y contraindre, car je suis un homme libre et un ami du préfet de

la Ville. De plus, en tant que sage, je possède les moyens de résister à la violence et je sais métamorphoser les humains en arbres et en animaux. Mais j'irai, j'irai ! Seulement, il me faut prendre un manteau plus chaud et un capuchon ; autrement, les esclaves de ce quartier me reconnaîtraient et m'arrêteraient à chaque pas pour me baiser les mains. »

Il s'enveloppa donc d'un autre manteau et rabattit sur sa tête un ample capuchon gaulois, de peur qu'Ursus ne se rappelât ses traits dès que tous deux arriveraient au grand jour.

« Où me conduis-tu ? demanda-t-il chemin faisant.

– Au Transtévère.

– Je suis depuis peu à Rome et ne suis jamais allé là ; mais on y trouve sans doute aussi des amis de la vertu. »

Si naïf qu'il fût, Ursus, sachant par Vinicius que le Grec avait accompagné ce dernier au cimetière de l'Ostrianum et qu'il avait pénétré avec Croton dans la demeure de Lygie, s'arrêta brusquement :

« Vieillard, ne mens pas. Aujourd'hui même tu étais avec Vinicius à l'Ostrianum, et ensuite à notre porte.

– Ah ! alors votre maison est située dans le Transtévère ? Nouveau venu à Rome, je m'embrouille dans les noms des différents quartiers. Oui, mon ami, je suis allé à votre porte et là, au nom de la vertu, j'ai adjuré Vinicius de ne pas entrer. Je suis allé également à l'Ostrianum, et sais-tu pourquoi ? C'est que je travaille depuis quelque temps à convertir Vinicius : je voulais qu'il entendît le doyen des Apôtres. Puisse la lumière descendre dans son âme et dans la tienne ! Tu es chrétien, n'est-ce pas, et tu désires que la vérité triomphe du mensonge ?

– Oui », répondit humblement Ursus.

Chilon avait complètement repris courage.

« Vinicius, poursuivit-il, est un puissant seigneur et l'ami de César. Il lui arrive encore souvent d'obéir aux suggestions de l'esprit du mal ; mais, s'il tombait un seul cheveu de sa tête, César se vengerait sur tous les chrétiens.

– Une bien plus grande force nous protège.

– C'est juste ! c'est juste ! Mais que comptez-vous faire de Vinicius ? interrogea Chilon repris d'inquiétude.

– Je l'ignore. Le Christ recommande la miséricorde.

– C'est très sagement parler. N'oublie jamais cela, si tu ne veux rôtir en enfer comme un boudin dans la poêle. »

Ursus soupira, et Chilon constata qu'il ferait toujours ce qu'il voudrait de ce terrible homme.

Désirant apprendre ce qui s'était passé lors de l'enlèvement de Lygie, il questionna de la voix sévère d'un juge :

« Qu'avez-vous fait de Croton ? Parle, et ne mens pas. »

Ursus soupira encore.

« Vinicius te le dira.

– Ce qui signifie que tu l'as frappé avec un couteau ou que tu l'as tué à coups de bâton ?

– Je n'avais pas d'armes. »

Le Grec ne put s'empêcher d'admirer la force surhumaine du Barbare.

« Que Pluton... Je veux dire : que le Christ te pardonne ! »

Ils cheminèrent quelque temps en silence, puis Chilon :

« Moi, je ne te trahirai pas, mais prends garde aux vigiles.

– Je crains le Christ, et non les vigiles.

– C'est juste. Il n'est pas de plus grand péché que le meurtre. Je prierai pour toi, mais je ne sais si ma prière t'absoudra, à moins que tu jures de ne plus jamais, dans tout le cours de ta vie, toucher quelqu'un, même du doigt.

– Mais je ne tue jamais volontairement », répondit Ursus.

Chilon voulait se prémunir contre tout fâcheux événement, et il ne cessait de représenter à Ursus le meurtre comme une atrocité et de l'engager à prononcer ce vœu. Il le questionna également sur Vinicius ; mais l'autre ne répondait qu'à contrecœur, alléguant que Chilon saurait, de la bouche même de Vinicius, tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Ainsi devisant, ils franchirent le long trajet entre la demeure du Grec et le Transtévère, et arrivèrent devant la maison. Le cœur de Chilon se remit à battre d'inquiétude. Dans sa terreur, il croyait voir Ursus lui lancer des regards féroces !

« Belle consolation, s'il me tue sans le vouloir. Mieux vaudrait qu'il fût frappé de paralysie, et avec lui tous les Lygiens : exauce ma prière, Zeus, si tu le peux ! »

Et il s'enveloppait de plus en plus dans sa bure gauloise, en prétextant qu'il craignait le froid. Quand enfin, après avoir traversé

le vestibule et la première cour, ils pénétrèrent dans le couloir qui menait au petit jardin de la maison, Chilon s'arrêta net et dit :

« Permits-moi de reprendre haleine ; autrement, je ne pourrais ni converser avec Vinicius, ni lui donner de salutaires conseils. »

En effet, tout en se répétant qu'aucun danger ne le menaçait, il sentait ses jambes se dérober sous lui à la seule pensée de se retrouver parmi ces gens mystérieux qu'il avait vus à l'Ostrianum.

À ce moment, des chants montaient de la petite maison.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il.

– Tu te dis chrétien, et tu ignores qu'après chaque repas nous avons coutume d'honorer notre Sauveur par des hymnes, répondit Ursus. Myriam doit être rentrée avec son fils, et l'Apôtre est peut-être avec eux, car chaque jour il rend visite à la veuve et à Crispus.

– Conduis-moi tout droit auprès de Vinicius.

– Vinicius est dans la chambre commune, la seule qu'il y ait ; le reste de la maison est composé de cubicules sombres, où nous n'allons que pour dormir. Entre, tu te reposeras dans la maison. »

Ils y pénétrèrent. C'était par une sombre soirée d'hiver et la chambre était mal éclairée par des lampes. Vinicius, dans cet homme encapuchonné, devina plutôt qu'il ne reconnut le Grec. Celui-ci, ayant entrevu dans le coin de la pièce un lit, et sur ce lit Vinicius, se dirigea, sans oser regarder personne, vers le tribun auprès duquel il pensait devoir être plus en sûreté qu'auprès des autres.

« Oh ! Seigneur, pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils ! gémit-il en joignant les mains.

– Tais-toi, ordonna Vinicius, et écoute. »

Ses yeux perçants rivés sur Chilon, il se mit à parler avec lentement, mais distinctement, afin que chaque mot fût compris comme un ordre et se gravât à jamais dans la mémoire du Grec.

« Croton s'est jeté sur moi pour m'assassiner et me dépouiller. Comprends-tu ? C'est pourquoi je l'ai tué ; et les gens que voilà ont pansé les blessures que j'avais reçues dans la lutte. »

Chilon devina aussitôt que les paroles de Vinicius étaient le résultat d'une entente avec les chrétiens, et que par conséquent il voulait être cru.

Il le lut aussi sur sa physionomie ; immédiatement, sans montrer le moindre doute ou la moindre surprise, il leva les yeux et s'écria :

« Ah ! Seigneur ! c'était une fameuse canaille ! Pourtant, je t'avais bien conseillé de ne pas te fier à lui. Mes exhortations répétées sont restées vaines. Dans tout l'Hadès, on ne trouvera pas de supplice digne de lui, car celui qui ne peut être un honnête homme est forcément une canaille. Et à qui donc est-il plus difficile de devenir honnête qu'à une canaille ? Attaquer son bienfaiteur, un seigneur aussi magnanime... Ô dieux !... »

Il se souvint à ce moment que, durant la route, il s'était donné à Ursus pour chrétien, et il s'arrêta court.

Vinicius reprit :

« Sans la *sica* que je portais sur moi, il m'aurait tué.

– Je bénis l'instant où je t'ai conseillé de t'armer au moins d'un couteau. »

Mais Vinicius, un regard inquisiteur fixé sur lui, lui demanda :

« Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

– Comment ! Ne te l'ai-je pas dit, Seigneur ? J'ai fait des vœux pour ta santé.

– Rien de plus ?

– Je me préparais justement à te rendre visite quand ce brave homme est venu m'avertir que tu me demandais.

– Voici une tablette ; tu iras chez moi et tu la remettras à mon affranchi. Je lui écris que je pars pour Bénévent. Tu diras de plus à Demas que je suis parti ce matin même, appelé par une lettre pressante de Pétrone. »

Il répéta avec insistance :

« Je suis parti pour Bénévent. Tu comprends ?

– Tu es parti, Seigneur, je t'ai même fait mes adieux ce matin à la porte Capène ; et, depuis ton départ, une telle tristesse s'est emparée de moi que, si tu ne l'apaises, j'en mourrai, à force de soupirer comme le faisait l'épouse infortunée de Zethos après la mort d'Ityl. »

Bien que malade et accoutumé à la souplesse d'esprit du Grec, Vinicius ne put réprimer un sourire. Satisfait d'ailleurs que Chilon l'eût compris à demi-mot, il dit :

« Eh bien ! je vais ajouter quelques lignes grâce auxquelles on essuiera tes larmes. Donne-moi la lampe. »

Chilon, absolument rassuré, s'approcha de l'âtre et prit une des lampes allumées.

Mais, dans ce mouvement, le capuchon qui lui couvrait la tête glissa et la lumière tomba en plein sur son visage. Glaucos bondit de son banc et se dressa devant lui.

« Ne me reconnais-tu pas, Céphase ? » s'écria-t-il.

Il y avait dans sa voix quelque chose de si terrible que tous les assistants frémirent.

Chilon souleva la lampe, puis la lâcha presque aussitôt. Et plié en deux, il se mit à gémir.

« Ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi ! Pitié ! »

Glaucos se tourna vers les assistants qui étaient à table et dit :

« Voilà l'homme qui m'a vendu, qui a causé ma perte et celle de ma famille ! »

Tous les chrétiens savaient son histoire, ainsi que Vinicius ; mais celui-ci ne connaissait pas le vieillard, parce qu'il n'avait pas entendu prononcer son nom durant l'opération, en raison des défaillances et de la douleur que lui causait le bandage de sa fracture.

Ces quelques instants et l'accusation de Glaucos avaient été pour Ursus comme un éclair dans les ténèbres : il reconnut Chilon. D'un bond il fut près de lui, lui saisit les deux bras qu'il lui ramena en arrière et s'écria :

« C'est lui qui m'a poussé à tuer Glaucos.

– Pitié ! gémissait Chilon. Je vous rendrai... Seigneur, hurlait-il en se tournant vers Vinicius, sauve-moi ! Je me suis fié à toi, intercède pour moi !... Ta lettre... Je la remettrai... Seigneur ! Seigneur !... »

Mais Vinicius restait indifférent à tout ce qui se passait, d'abord parce qu'il savait à quoi s'en tenir sur tous les exploits du Grec, ensuite parce que son cœur était inaccessible à la pitié. Et il dit :

« Enterrez-le dans le jardin. Un autre portera ma lettre. »

Pour Chilon, ces mots étaient comme un arrêt de mort. Sous la terrible étreinte d'Ursus, ses os commençaient à craquer, ses yeux ruisselaient de larmes.

« Au nom de votre Dieu, pitié ! criait-il. Je suis chrétien !... *Pax vobiscum* ! Je suis chrétien, et, si vous en doutez, baptisez-moi encore une fois, deux fois, dix fois ! Glaucos, c'est une erreur. Laissez-moi parler ! Faites de moi un esclave !... Ne me tuez pas ! Pitié ! »

Et sa voix, étranglée par la douleur, faiblissait de plus en plus quand soudain, de l'autre côté de la table, l'apôtre Pierre se leva. Durant quelques instants, il hocha sa tête blanche, l'abassa sur sa poitrine et ferma les yeux. Enfin, il releva ses paupières et dit, au milieu du silence :

« Le Sauveur nous a prescrit : “Si ton frère a péché envers toi, reproche-le-lui ; mais, s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché sept fois contre toi dans la journée, et s'il s'est tourné sept fois vers toi en te disant : Je me repens, pardonne-lui.” »

Il se fit un plus grand silence encore.

Glaucos se cacha assez longtemps le visage dans ses mains ; il dit enfin :

« Céphase, que Dieu te pardonne tes torts envers moi, comme je te les pardonne au nom du Christ ! »

Et Ursus, ayant lâché les bras du Grec, ajouta :

« Que le Sauveur me pardonne comme je te pardonne ! »

Chilon s'était affaissé. Appuyé sur ses mains, il tournait la tête comme un animal pris aux rets et regardait, affolé, d'où lui viendrait la mort. Il n'en croyait encore ni ses yeux ni ses oreilles et ne pouvait espérer qu'on lui fit grâce.

Peu à peu il revint à lui ; ses lèvres exsangues tremblaient encore d'épouvante. L'apôtre lui dit :

« Va-t'en en paix ! »

Chilon se leva, mais sans pouvoir parler. Instinctivement, il se rapprocha du lit de Vinicius, comme pour implorer la protection du tribun ; il n'avait pas eu le temps de réfléchir que celui-là l'avait condamné, bien qu'il eût été en quelque sorte son complice et se fût servi de lui, alors que ceux contre qui il avait agi lui pardonnaient. Son regard, à ce moment, n'exprimait que l'étonnement et la défiance. Tout en comprenant enfin qu'on lui avait fait grâce, il avait hâte de se tirer sain et sauf d'entre les mains de ces gens incompréhensibles, dont la bonté l'effrayait presque autant que leur cruauté l'eût terrifié. Il avait peur d'événements imprévus qui pourraient surgir s'il restait là plus longtemps.

Debout devant Vinicius, il lui dit d'une voix entrecoupée :

« Donne la lettre ! Seigneur, donne la lettre ! »

Il s'empara de la tablette que lui tendait Vinicius, salua les chrétiens, puis le malade, et, courbé, se faufila le long de la muraille jusqu'à la porte, d'où il s'élança dehors.

Mais, dans l'obscurité du petit jardin, de nouveau ses cheveux se hérissèrent d'effroi : il était convaincu qu'Ursus allait fondre sur lui et le tuer à la faveur des ténèbres. Il eût volontiers pris la fuite, mais ses jambes refusaient de lui obéir ; bientôt, elles lui manquèrent complètement : en effet, Ursus l'avait rejoint.

Chilon tomba la face contre terre et se mit à gémir :

« Urbain... au nom du Christ... »

Mais Ursus répondit :

« Ne crains rien. L'Apôtre m'a ordonné de t'accompagner jusqu'à la porte, afin que tu ne t'égaras dans l'obscurité. Si les forces te manquent, je te reconduirai jusque chez toi. »

Chilon redressa la tête :

« Que dis-tu ? Quoi ?... Tu ne veux pas me tuer ?

– Non, je ne te tuerai pas, et si je t'ai secoué trop violemment, si j'ai endommagé tes os, pardonne-moi.

– Aide-moi à me relever, fit le Grec. Tu ne me tueras pas, n'est-ce pas ? Reconduis-moi jusqu'à la rue ; après cela, j'irai seul. »

Ursus le releva comme une plume, puis le guida par un sombre couloir jusqu'à la première cour et au vestibule ouvert sur la rue. Dans le corridor, Chilon se répétait : « C'en est fini de moi », et il ne se rassura qu'une fois dehors. Il dit alors :

« Maintenant, j'irai seul.

– La paix soit avec toi !

– Et avec toi ! et avec toi !... Laisse-moi respirer. »

En effet, dès qu'il fut délivré d'Ursus, il aspira l'air à pleins poumons. Il se tâta les hanches et les côtes comme pour se convaincre qu'il était bien vivant ; puis il joua des jambes.

Mais, non loin de là, il s'arrêta pour se demander :

« Mais comment se fait-il qu'ils ne m'aient pas tué ? »

Et, malgré ses entretiens avec Euricius sur la doctrine chrétienne, malgré sa conversation avec Ursus au bord du fleuve, malgré tout ce qu'il avait entendu à l'Ostrianum, il ne put trouver de réponse à cette question.